

# Titres

## Jean-Paul Savignac

### *Sens et usage de la gauloiserie*

Le premier contact avec la gauloiserie est à faire dès l'enfance. L'ingénuité, première qualité lyrique, permet de recevoir la gauloiserie comme transcendance familière et d'en connaître l'essence pure. Alors on en sent la malice sans y voir aucune bassesse. Ainsi cela se passait dans le jardin familial, où mon grand-père, vieux Jurassien moustachu, et sourd (comme pour bien n'entendre que lui), proférait joyeusement des histoires qui faisaient se récrier ma mère, sourire mon père et se réjouir un petit-fils innocent et complice. Toutes histoires drôles, grivoises, licencieuses, gaillardes seulement destinées à faire rire. Souvenir charmant d'une pratique orale à saveur de terroir, au ton assuré et d'une oralité parfaitement épanouie, non blessante, éveillant avec une autorité rustique la conscience du corps heureux ! La répétition de ces histoires leur conférait la dignité d'un évangile païen. Un monde exemplaire, constitué d'événements aberrants, prenait valeur d'enseignement. C'était la Tradition du franc rire.

Je ne savais pas qu'il s'agissait de gauloiserie. Je le sais aujourd'hui aussi évidemment qu'un Français comprend d'instinct le mot *gauloiserie*, sans avoir

besoin d'exemple. Pourquoi donc en parler ? Parce que dans gauloiserie il y a gaulois et que ce mot-là me fait rêver. Et d'abord que veut dire précisément l'élément *gaulois* contenu dans *gauloiserie* ?

### *Étymologies*

En fait, il y a dans *gaulois* deux mots différents. Le premier signifie «gai, joyeux» ; apparu sous les formes *galois* (1205), *galoy* (1315) et *gaulois* (1640), il dérive de l'ancien verbe *galer* «mener joyeuse vie» (dont *galant* est le participe présent). On pose à l'origine de ce verbe une racine indo-européenne \**wall-* «rouler», puis «produire un mouvement vif», c'est-à-dire, «jaillir en bouillonnant ou en galopant» et donc aussi « manifester une ardeur joyeuse ». Le second signifie «Gallois» ou «de langue galloise» ou «de langue d'oïl», puis «Gaulois» ; apparu sous les formes *Gualeis* et *gualeis* (1155) et *walois* (1285), puis *Galois* (fin XIV<sup>e</sup>), il vient d'un francique *walhisk* «roman», lui-même dérivé de *Walha* «les Romains», et non pas d'un \**gallensis* supposé et inexistant ni du latin *Galli* «les Gaulois» qui aurait donné phonétiquement \**Jail-*. Le nom *Walha* peut venir d'un celtique *Volcae* (les

« Loups » ? nom de peuple), mais n'a pas de rapport avec *Galli*, qui est un diminutif du vrai nom des Gaulois, *Galates*, régulièrement formé du suffixe celtique *-ates* (Cf. *Atrebatés*, *Nantuates*...) et d'un radical *Gal-* dont il faut reconnaître que l'origine est encore obscure.

Ainsi, c'est par homonymie que ces deux adjectifs se sont confondus et qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle on peut trouver l'adjectif *gaulois* avec le sens drolatique qu'il aura dans l'expression *esprit gaulois* et dans le dérivé *gauloiserie*.

En tous cas, du strict point de vue étymologique, il n'y a rien de gallicque dans la *gauloiserie*. Mais d'un point de vue historique, il y a croisement voulu : la joie-Gaule relève du gallicisme du XVI<sup>e</sup> siècle. Les ancêtres sont rêvés joyeux, la joie est rêvée ancestrale.

#### *Esprit gaulois et gauloiserie*

C'est surtout au XIX<sup>e</sup> siècle que les doctes, à la suite de la découverte historique de « nos ancêtres les Gaulois » (l'expression est de Michelet), ont étudié la notion d'esprit gaulois et, dans la seconde moitié du siècle, inventé le terme *gauloiserie* :

L'esprit gaulois : « forme aiguë de malice (Sainte-Beuve 1828), art de se moquer finement avec « l'air de n'y pas toucher » (Taine 1861), « art de faire rire aux dépens des personnes » (Nisard 1862), esprit de révolte (Charles Lénient 1859), esprit de la libre pensée (Jules Gay 1894), « goût de la gaillardise, voire de la paillardise » (Joseph Bédier 1925), puissant réalisme d'un « pessimisme un peu repoussant » (Gustave Attinger 1969), mélange de naïvetés et de ruses, d'aspirations célestes et d'appétits terrestres, d'expressions courtoises et de bavardage médisant (Robert Harrison 1974). Les auteurs

voient généralement dans cet esprit la recherche du bon mot, du jeu de mot, du mot de la fin (Cf. Yvonne Bargues Rollins *La notion d'esprit gaulois... in Nos ancêtres les Gaulois... Actes... Univ. Clermont II Nouv. série Fascicule 13, 1982 p. 379-382*).

La *gauloiserie* : « Acte, langage dont la liberté plaisante n'observe pas toutes les convenances » (Littré). Florissante jusque sous la III<sup>e</sup> République, cette forme réputée grossière de l'esprit gaulois a disparu, ou presque.

#### *Des exemples,*

cependant. Mon grand-père disait gauloisement à table quand son verre restait vide un peu trop longtemps : « On boit de bons coups ici, [une pause] mais ils sont rares. » Le *a* de *rares* amorçait l'éclat de rire.

M. Briolet, né plaisant, le fut toute sa vie et à l'heure de sa mort. Étant dans ce dernier état, il jeta les yeux sur deux procureurs de ses amis qui étaient dans la chambre ; il les appela et leur dit : « Placez-vous l'un à ma droite et l'autre à ma gauche. » Ses amis lui demandèrent pourquoi il exigeait cela d'eux. « Hé ! ne voyez-vous pas, leur dit-il, que c'est pour mourir comme Notre-Seigneur, entre deux larrons ? » Exemple d'esprit gaulois donné par Nisard (Cf. Y. Bargues Rollins *ouv. cit.*).

Selon les doctes, les *Fabliaux*, les *Cent Nouvelles nouvelles*, les œuvres des auteurs du XVI<sup>e</sup>, de La Fontaine, Molière...

Et puis : l'évêque Cauchon, tourmenteur de Jeanne la Pucelle, mourut subitement en se rasant ; le bon peuple de dire : « Le cochon est mort en se grattant la couenne ! » Et de Montaigne : Si haut que soit le trône, on n'y pose jamais que son cul ! Et celle-ci : A une certaine époque les élégantes de Versailles avaient lancé la mode consistant

à orner le bas de leurs robes d'un galon doré. Un jour, Louis XIV remarque qu'une duchesse réputée pour ses aventures galantes ne portait plus de galon. «Tiens! dit-il à l'un de ses courtisans, la mode a donc changé?» L'autre de répondre: «Non, Sire! mais à force d'être troussée cela finissait par lui écorcher le menton!» Ceci encore, dans Maupassant: «Il y avait dans cet esprit [celui de Mouche, la jeune héroïne] de la fantaisie, comme dans un conte de fées, de la gauloiserie, de l'impudeur, de l'impudence, de l'imprévu, du comique et de l'air, de l'air et du paysage comme dans un voyage en ballon» (*Mouche*). Et, dans Rabelais bien sûr, deux sommets du genre, l'histoire de la vieille et celle de la «manière bien nouvelle de bastir les murailles de Paris» en *Pantagruel XV*.

### *Dynamique de la gauloiserie*

D'après ces quelques exemples qui correspondent aux définitions susrelatées, la gauloiserie est rupture: elle rompt un intervalle, elle occupe un temps mort et devient du temps vivant, une durée *animée* pendant laquelle se noue et se dénoue une histoire drolatique. Celle-ci se caractérise par un triple phénomène. 1. Une modification imprimée au réel. Un être est capturé par le chasseur satiriste: malheur à lui; l'angoisse à coup sûr le prend. La proie est exhibée et torturée (moquer, c'est d'abord «casser»; railler, c'est racler, «égratigner») et finalement, au cours de cet exercice cruel, déformée ou transformée, voire boursouflée par l'*esprit*, c'est-à-dire du vent, autant dire rien. La victime devenue malléable, plastique, extensible, prend des proportions horribles: les procureurs deviennent des larrons; la fente de la vieille est démesurée; les pierres des murailles de Paris sont changées en

autant de «callibistris» féminins de toutes tailles; Mouche appelle comme de l'air et la présence d'un ballon. La gauloiserie est un art qui enfle le réel. Elle ressemble tout à fait à l'art celtique, curviligne et saillant, qui tend à transformer le réel par tous les moyens, faisant surgir en un tourbillon marmoreen, chevelu et parleur bourgeons, boutons, boules, bosses, oves, lèvres, spirales, trompettes, rosaces, boucles du plaisir et toutes figures caricaturales, voire monstrueuses, impeccables et énigmatiques, très admirés des Surréalistes. 2. Une libération de la verve, cette parade où le parleur se gonfle d'aise, cette danse jubilatoire de la parole. L'esprit altéré de réalité invente et multiplie le réseau des idées et des mots qui s'applique sur la matérialité des choses et les rend comiques dans le temps imparti par le souffle même du parleur «...boutons, passons, poussons, pissons!» (*le Ve LIVRE XXXVI*), haussant ainsi la parole à une altitude où brûle le volatil feu verbal de l'oralité pure: «Les langues seulement parlées ont parfois, me disait M. Meillet, des beautés supérieures qui manquent aux langues écrites» (Camille Jullian *La langue gauloise*). Précisément, la langue que parle la gauloiserie est le «gaulois», le joyeux langage originel! «C'est dans la joie et non pas dans la peine que l'homme a trouvé son esprit» (Gaston Bachelard). La gauloiserie est un art qui enfle la parole. 3. Une stimulation de la bonne humeur et chez le parleur (toujours joyeux drille ou gai luron) et chez les auditeurs, laquelle par conversion hâbleuse et chaleureuse, par licence libérante, fait savourer le sel du délire et enfante cette jouissance obscure qu'est le rire, rire en commun, rire communicatif, ce don de Panurge. La gauloiserie est l'art d'enfler le rire. Cette enflure caractéristique, je la retrouve dans ce qu'on peut tenir pour

un autre nom de la gauloiserie — Mau- passant en dit qu'elle «semble être la moelle de notre race» —, la gouaillerie

### *Se gonfler le jabot*

ou gouaille (ou gogaille). Ce mot vient d'un gallo-roman \**gobacula* qui procède d'une racine onomatopéique GOBB- supportant la signification, fondamentale en français, de «se gonfler le jabot», au double sens de «railler» et «mener joyeuse vie»; on a ainsi *soi gober* (XIII<sup>e</sup>) «se vanter» et *gober* «avalé tout de go(b)», du doublet GODD-, *goder* «railler» (de \*gobitare) et de GOGG-, *goguer* «railler, plaisanter» (de \*gobicare). D'autres racines expriment ce sens, dont GAL- donnant *galer, galant...* Il faut lire là-dessus de Pierre Guiraud le passionnant *Dictionnaire des étymologies obscures*, Payot, 1982. Et, ma foi, si j'en crois Diodore (V, 31), les Gaulois étaient de rudes gouailleurs: «*Leur parole est brève, énigmatique, procédant par allusions et sous-entendus, souvent hyperboliques quand il s'agit de se grandir eux-mêmes et d'amoindrir les autres*».

### *Pneumatologie*

Ce gonflement — le propre de la gauloiserie — éclaire, par exemple, la poésie de *Mouche*: l'héroïne, petite comme l'indique son surnom, n'a d'autre destin que celui de tomber enceinte, c'est-à-dire d'enfler. Et puis, il y a cette histoire de mon grand-père: «Le grand Pétrus, un coq de village, trouvant un de ses amis malingre avait décidé de le faire grossir; il le fait venir dans la boucherie de son père absent, lui met le bout du soufflet dans le derrière et tente de le gonfler». Ma mère l'interrompait, scandalisée; pour se faire pardonner, mon grand-père ajoutait avec un ton grave que l'autre «avait été très malade». Le

caractère carnavalesque de cette gauloiserie est évident. Or le Carnaval, ce temps du rire, est une liturgie populaire transhistorique. La gauloiserie est donc aussi gauloise que française. Aussi bien, le rire participe d'une béatitude qui transcende la quotidienneté. Il est l'état manifeste d'une félicité au monde qui ne semble pas de ce monde et son ancrage dans le passé ancestral traduit sa participation de l'éternité. Selon le même processus les Gaulois eux aussi se sont prévalus d'ancêtres mythiques, ceux qui étaient «venus des îles au nord du monde»; on peut leur supposer un «Nos ancêtres les Hyperboréens» (il est toujours permis de rêver au nord: la rêverie engendre toujours une vision béatifique qui baigne dans un jour sombre et doux...).

### *Égayer l'ange gardien*

Cette joie qui se veut originelle est d'origine religieuse. Toutes les expériences mystiques se présentent comme joyeuses. L'âme (le souffle, «l'esprit») y est en joie. Et si l'on suit Claude Gaignebet (Cf. *Le carnaval*, Payot, 1976) dans l'incomparable thèse *A plus haut sens... L'ésotérisme spirituel et charnel de Rabelais*, Maisonneuve et Larose, 1986, les Gaulois-Français ont vocation pour maintenir dans ce monde mélancolieux la tradition de la joie qui, par cabale rabelaisienne, est *galle*, blanche comme le lait, γάλα, la peau des *Galates* et la Voie lactée ou *Galaxie*, séjour des âmes, comme encore le coq (*gallus*) blanc qui, selon les anciens, terrifiait le lion. «*Galli* (ce sont François...) volontiers portent plumes blanches sur leurs bonnets» (*Gargantua X*). Pourquoi les Gaulois? Peut-être parce qu'à l'Occident où tout s'évanouit et se dégonfle on est trop riverain de la mort pour ne pas la nier joyeusement.

La fonction de la gauloiserie (tardive de nom, mais non de fait) est métaphy-

sique ; elle participe, à mon sens, des rites du bon gonflement du corps, de la bonne dilatation du moi, pour accroître la partie céleste de notre être : il ne s'agit de rien moins que d'égayer l'ange gardien, notre double (farouche « ombre » d'Artaud, « sublime et grotesque » de Hugo), la joyeuse blanche âme-étoile qui attend de s'ouvrir à l'immortalité vers le Chemin Saint-Jacques.

La gauloiserie effarouche les poètes, « très prudes », de l'avis de Claude Minière, et tout le monde s'emploie à

manier aujourd'hui l'humour saxon, qui se borne à des évaluations comparatives, alors que la gauloiserie prend l'être tout entier. Et elle ouvre l'esprit.

On devrait réactualiser la gauloiserie, ou du moins s'intéresser à elle par le biais des études folkloriques en entrant dans le système de pensée auquel elle conduit, nouveau et fécond ; et alors, en renouant avec tout le savoir de la Tradition, concevoir, à côté d'une vision tragique du monde, celle d'un Rabelais, joyeuse et angoissée — ce qui n'est pas la même chose.

## Stephen Emerson/Red

paru dans *Infolio* N° 15. 132 Ditton Fields. CAMBRIDGE UK. 21/7/86.

traduit par Marie Borel et Jacques Roubaud (1988)

### Rouges

Pour ses douze ans, ses parents lui offrirent une chatte persane. Elle aimait cette chatte, ses poils si longs si doux, elle se roulait si laconiquement sur le dos et ronronnait si gentiment. Elle avait donné un nom à la chatte et parfois la chatte répondait à ce nom.

Mais la chatte était atteinte d'herpès tonsurant. On ne le découvrit que lorsque la petite tomba elle-même sérieusement malade. Les parents, sans doute sur avis médical, firent piquer la chatte sans hésitation. Pour la petite fille

désormais éclatante de santé, il n'y aurait plus de chats pendant des années.

Ses cheveux étaient épais et roux, tout comme l'était le pelage de la chatte. Vraiment roux — auburn, en fait. Inévitablement elle fut une belle jeune fille, puis une belle jeune femme. Ces années-là, ses cheveux épais, bouclés et auburn étaient longs. Ils entouraient son visage et coulaient jusqu'à ses épaules. Si elle avait été maigre, elle aurait pu être l'exemple typique de la neurasthénie ectomorphique caractéristique des femmes sudistes, genre pour

beaucoup si attirant. Mais elle n'était pas maigre — elle était plutôt proche d'être rondelette. C'est donc seulement dans la beauté de ses premières années qu'elle présenta quelque analogie physique avec ce qui deviendrait plus tard son caractère.

Plus tard, soit par obstination dans un contresens esthétique ou par simple répression, soit comme effort pour effrayer systématiquement son mari, elle porta ses cheveux plus courts. D'abord un coupe au bol qui aurait pu sembler négligence chez une femme moins attirante. Plus tard si courts, que leur seule forme était celle de son crâne. Mais alors, ses cheveux n'étaient plus ni roux, ni bruns, mais presque tout gris.

Enfant, à l'époque du chat, elle n'était que malheureuse. La liste impressionnante de ses réussites sociales et universitaires, la succession de ses rendez-vous sans l'ombre d'une inconvenance, ses week-ends sur les plages des environs, sa maîtrise de l'image de soi et, dans une moindre mesure, son esprit, n'étaient à la hauteur ni de la xénophobie, de la petitesse marécageuse de son père, ni de l'aversion de sa mère pour les origines médiocres de son mari et le massacre quotidien et irréprochable du personnage paternel décelable seulement par la famille, ni des succès faciles de boy-scout de seconde zone de son frère dans la chasse et la pêche, son frère, un peu plus grand que le père et son aîné d'un an.

Bref, le frère bénéficia de tous les avantages disponibles.

Ses médailles de guerre gagnées comme parachutiste, jamais au combat mais à la suite de blessures dues à sa

propre stupidité eurent leur place sur la cheminée familiale, place qui fut toujours refusée à la suite interminable et insensée de prix qu'elle gagna à l'université prestigieuse où elle partit un jour par le train, avec trois malles et une photographie qui n'en sortit jamais, un portrait d'elle en "débutante" — la seule satisfaction réelle qu'elle donna jamais à sa mère.

A cette époque, ses dents étaient alignées correctement. Les orthodontistes avaient réparé l'inconséquence de son frère qui l'avait laissée tomber sur la figure à l'âge de cinq ans, un des premiers actes parmi tant d'autres qu'elle ne lui pardonna jamais. Elle était déterminée. Son perfectionnisme obsessionnel d'acier était en place. Ses objectifs inscrits sur une échelle de un pour cent mille. Sa vocation au style, jetée par la portière. La seule lueur qu'elle eut jamais entrevue du plaisir absolu éteinte à jamais. Son mari fut rapidement catalogué et rangé sur l'étagère, comme homme dont la vie entière serait à ses yeux vouée à l'erreur, avec missions de la jeter dans tout panier susceptible de la contenir elle et ses nombreuses déceptions, et de s'offrir de rares moments de petits bonheurs loin d'elle.

De leur relation conjuguale, ou de leur absence, de leur enfant, de leurs voyages, de leur voiture, de leurs gâchis et réussites, il n'y a pas lieu ici de parler.

Elle allait au concert de l'orchestre symphonique. Elle apprit un peu de danse. Elle supporta sa carrière. Le jour où le *New Yorker* arrivait, elle semblait heureuse. Elle apprit à faire la cuisine à un âge avancé.

Elle eut toujours un chat ou deux. Elle les aimait avec une ardeur qu'elle ne montrait nulle part ailleurs, mais elle ne s'en autorisa jamais plus de deux.

L'excès n'avait jamais été pour elle une possibilité, et quand elle mourut, elle avait presque réussi à devenir raisonnable.

## Robert Marteau

*Poussin dans « Le dessin à Rome au XVII<sup>e</sup> siècle, au Pavillon de Flore*

« La Sainte Famille », « Le Baptême », « La Crucifixion », « L'Eucharistie »

C'est au seul émerveillement à Poussin que je veux me fier. Tout ici est architecture céleste faite avec la terre. Je ne sais pas comment ni avec quoi il distribue, pesant du bout des doigts, la coagulation et la densité de la matière. Souple, la forme à la forme s'ajuste en sa plus juste lumière, qu'elle suscite d'ailleurs dans le rythme sans à-coups ni saccades où le temps à force d'être temporel se détemporalise dans la réalisation. Une coupe, deux coupes sur une marche d'escalier où pyramidiquement s'inscrit dans le mystère de la Trinité la Sainte famille dans un jardin, entre portique et colonnade, sous les horizontales décalées par quoi s'opère l'ascension.

Là-bas, le Baptême, lavis puisé avec des morceaux d'écorce à même la source, contre l'escarpement. Combien de personnages, vêtus de plis et casures, l'un à ma droite comme le feuillage que le bourgeon contenait ! Joie à contempler ce désert de sang où rien ne figure rien d'autre que ce qui est là —

disant droit le mystère de la Création et non pas quelque écho concocté par de savants chercheurs.

Crucifixion, dont le cheval est le témoin essentiel, jailli avec la source d'eau et de sang quand il frappa le rocher. Irrémédiable transversale sur l'atlante cloué au poteau. Casques, lances, linge et victoire. On joue aux dés la tunique. Celui qui pondère le liquide, il est là présent et dit une fois pour toutes le poids du monde.

A ma gauche quelqu'un s'en va sous le soleil qui pend parce que l'autre soleil irradie vers quoi se portent dans une rafale infiniment ralentie le corps et les membres. Triangle presque isocèle de 160 degrés au sommet. Onze convergent vers lui le lumineux, ainsi l'autre c'est Lazare, le trésorier du secret, le gardien de ce qui ne sera jamais dit, qui accepte la tache d'encre éblouissante d'un ultime crépuscule.

(Lundi 2 mai 1988)

### «Nymphes offrant des citrons»

Peu de peintres ont vu, comme Poussin, les nymphes  
Leur offrir des citrons dans une clairière où  
Les brindilles sont de l'encre dispersée  
Par le soleil en éventail en haut à gauche  
De celui qui s'applique avec du lavis brun  
A montrer ce que la nature est sous son voile,  
A quel nous tenons, radicalement liés,  
Que les poètes lisaient, instruits des arcanes  
Saints qu'avaient révélés et transmis les centaures  
En droite ligne issus du ciel et de la terre.  
Poussin n'imprégna pas pour rien le papier :  
Par le don qui lui fut sans mesure accordé,  
Il accueillit, mesurant à plus que soi-même,  
La tradition comme elle est dite et donnée.

(2 mai 1988)

### *Le dernier Picasso de 1953 à 1973 au Centre Georges Pompidou.*

Picasso met en œuvre la conflagration, la bâcle et la signe. Ce qui serait, chez tout autre, décombres, s'offre, sortant de sa main, incontestable approximation. L'ébauche et le gâchis, qui détruiraient n'importe quelle réputation, chez Picasso s'affirment accomplissement. De ce qu'il maîtrise et domine, il sait être la proie. Il feint de ne connaître pas les lois par lesquelles il gouverne. L'art est le champ de la totale liberté : il le montre par les monstres qu'il suscite. Tout est naturel, va de soi. Ni fantasmes ni fantastique. Le grand Pan s'étoile - *estrella* — et se rassemble en Protée. Pas de message. Picasso n'a rien à exprimer. Il imprime, brisant la langue sacrée universelle qui, aussitôt, se restitue à elle-même. Il fait semblant d'être incroyant et d'être cré-

dule. Il croit et s'accroît dans sa superstition ; se tient dans l'instabilité. Il tient du torero la *vista*. Il se tient un instant dans son coin (le *burladero*), et d'un coup d'œil mesure la bête : le monde. Il pénètre dans le terrain de l'autre, ne laisse jamais l'autre mettre le pied dans le sien. N'ayant ni Dieu ni maître, il célèbre les maîtres et les dieux. Au lieu de se tromper sur les apparences, il se plie à ce qui apparaît : comme le sculpteur roman. Picasso, quand nous saurons lire et qu'il sera trop tard, nous révélera comme aucun notre siècle. Quand nous saurons lire à l'envers nous comprendrons qu'il ne travailla que sur le motif constitué par le mythe en la mémoire en même temps saisis sur le vif et traités au présent.

(Lundi 16 mai 1988)



## *Les Demoiselles d'Avignon* au musée Picasso

N'est pas un fait fortuit la rencontre en avril  
Des Baigneuses de Bâle et d'un merle qui siffle  
Au sommet d'un peuplier du bord de la Seine ;  
Non plus que fussent là présentes les Demoiselles  
Roses dites d'Avignon, voisines soudaines  
Des Danseuses d'André Derain et d'un Nu bleu  
De Matisse. C'est ainsi que les muses, par  
L'intermédiaire et le concours des musées,  
Se donnent rendez-vous, profitant d'être peintes  
Pour, visibles de tous, n'être pas reconnues  
D'aucun. Dans l'ébrouement des villes, elles passent,  
Mises, illusions, entre du cartonage  
Et des planches, en transit, voyageuses, vers  
La nuit mythique qui va les remettre au monde.

(Mercredi 20 avril 1988)